

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Des poètes chantent Marie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 27-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Des poètes chantent Marie

I. Au Moyen Age : les Miracles

Le culte de Marie se répand en Orient, à partir surtout du Concile de 431, qui s'est tenu à Ephèse et déclara Marie : Theotokos, c'est-à-dire Mère de Dieu. En Occident, et dès le X^e siècle, apparaissent déjà quelques récits édifiants et naïfs, composés en latin (donc dans le milieu ecclésiastique), mais d'inspiration populaire. Ils seront sans cesse traduits, remaniés, amplifiés, mis en vers puis en prose, pour prendre finalement (au XIV^e s.), sous l'influence du théâtre, la forme dialoguée. Ce furent d'abord des « exempla » présentés par les prédicateurs, soucieux d'illustrer l'intercession efficace de Notre-Dame ; puis, développés, ils deviendront objets de lecture dans les réfectoires conventuels.

Ils s'inscrivent dans le cadre de la féodalité, dont ils reflètent certaines mœurs, certaines coutumes, le goût du merveilleux et la soif de l'inhabituel, que l'on rencontre dans les lais, les contes d'aventures et les romans contemporains. La Vierge sera toujours présentée comme les fées et les pucelles de ces récits : belle à souhait, merveilleusement vêtue, le visage clair et riant, à la couleur fraîche et délicate. C'est la femme la plus « cointe » (élégante), la plus sage qui soit, et les relations qu'elle entretient avec ses dévots s'expriment en termes de « courtoisie » et de « fine amor » : «...tu trouveras en moi amie loyale qui t'accordera toute joie et toute consolation. Je te donnerai mon amour plus que tu ne saurais toi-même souhaiter (...) Alors, tu deviendras sire de mon cœur, alors tu seras en possession de tout mon amour, de celui qui n'a ni fin ni terme » (dans Lot-Borodine, n° 19). On assiste parfois même à une sorte de rivalité entre Marie et une femme aimée : courroucée d'une infidélité, dont elle est victime de la part d'un jeune clerc qui lui avait promis de l'aimer d'un amour à l'exclusion de tout autre, Marie apparaît au jeune clerc, la nuit même de ses noces : « La douce et noble dame, plus douce qu'un rayon de miel, se manifesta à lui soudain. Il semblait

au clerc que Notre-Dame était couchée entre sa femme et lui (...) Tu n'as pas agi à mon égard correctement ni loyalement, fit-elle. Tu t'es envers moi ignoblement discrédité. Voici l'anneau de ta jeune amie que tu m'as donné par pur amour ; tu disais que j'étais cent fois plus belle et plus séduisante que toute autre pucelle. Tu aurais eu en moi une amie loyale si tu ne m'avais pas abandonnée. Tu laisses la rose pour l'ortie et l'églantier pour le sureau (l'arbre où se pendit Judas). » (*Vierge et merveille*, coll. 10/18, pp. 91-93)

Les quatre sens du « Miracle »

Les *Miracles* pourraient se comparer aux évangiles apocryphes, dont le Moyen Age était friand, ou aux enluminures, qui ornaient et commentaient à leur façon les textes bibliques. Il convient de rappeler ici que l'Écriture sainte, comme les vitraux, les peintures, le monde en général, ne pouvait révéler d'emblée un sens clair et unique. (La polysémie n'est pas une invention d'aujourd'hui !) Tout est saisi comme symbole, reflet ou écho d'une réalité pleine et cachée, en sorte que divers sens se superposent et, loin de se contredire, s'approfondissent, au contraire. Ce qui conduisait à discerner quatre niveaux de lecture, successivement contemplés.

On rencontre d'abord le niveau **historique ou littéral** : on saisit le texte comme une histoire ou un récit dont on suit les péripéties. Dans nos *Miracles*, ce sont les événements qui les structurent de façon plus ou moins complexe, mais qui finalement conservent presque toujours la même courbe : il y a manque d'intégrité morale, ou un état déficient, une carence ou un obstacle à renverser ; puis survient l'intervention surnaturelle : Dieu agissant le plus souvent par Notre-Dame ; et, enfin, l'impasse originelle se trouve abolie. Mais derrière ce déroulement des faits, se cache le sens **allégorique** : on passe de l'extérieur à l'intérieur, du sens littéral au sens spirituel. Dans l'Ancien Testament se dégagent les images du Nouveau Testament. Ce qui arrive extérieurement, dans nos *Miracles*, n'est que le reflet ou l'écho de ce qui se déroule à l'intérieur. Le troisième niveau de lecture vise la conduite humaine, on l'appelle **tropologique** : le lecteur déchiffre dans le texte un appel à la conversion. Nos *Miracles* sont presque toujours précédés et terminés d'une réflexion de l'auteur, qui précise dans quelle intention il les rapporte. « Silence, belles gens ! Je veux vous conter un joli miracle pour inciter les pécheurs à s'acquitter de ce qu'ils promettent à Dieu. Ils s'endettent trop vilainement, se blessent et se tuent tous ceux qui font des promesses à Dieu

ou à sa très douce Mère sans s'en acquitter », ainsi commence le miracle cité plus haut et voici comment il s'achève : « Il s'écarta du siècle pour se marier à Marie. Le moine ou le clerc qui se marie à ma dame sainte Marie fait un bien grand mariage ; mais ceux qui se marient aux Marions sont trop mal mariés. Par les Marions et les mariées, leurs âmes sont bien mal mariées ! Pour l'amour de Dieu, évitons les mauvais mariages. Laissons Marots et Marions afin de nous marier à Marie qui ses maris au ciel marie. » Ainsi, le spectacle, ou le récit merveilleux, devient leçon à vivre ; il tend à s'incarner, il rayonne. Souvent à l'intérieur du miracle même, il est caractéristique de voir dépassée l'individualité du personnage central : c'est, en effet, toute l'Eglise qui en sort réjouie, vivifiée, enrichie et encouragée à vivre avec une plus grande ardeur, selon une plus totale fidélité. Enfin, la lecture atteint le quatrième palier : de l'intérieur on passe au supérieur; c'est le sens **anagogique**. L'histoire est saisie en Dieu, elle nous oriente vers les derniers temps, vers l'eschatologie, terme de tout. La lecture se fait alors contemplation anticipée des réalités invisibles. Marie, toute de splendeur, de paix et de sérénité, apparaît à certains personnages consumés d'amour divin. Elle comble, un instant, leur soif d'infini en leur dévoilant toute sa beauté. A travers elle, créature parfaite, rayonne l'étonnante splendeur du monde divin. L'éclair de cette vision, pour le mortel qui la contemple, constitue le gage des joies ineffables de la béatitude, dont il permet une furtive anticipation.

La théologie des Miracles

La théologie qui se dégage des *Miracles* peut paraître simpliste ; mais à l'écouter attentivement, on s'aperçoit qu'elle va rapidement à l'essentiel — un peu comme dans l'Ancien Testament, où il nous est dit, par exemple, que « Yahvé endurec le cœur de Pharaon » — et qu'elle a quelque chose de profondément évangélique. Serait-ce forcer les textes que d'affirmer dans les *Miracles* la présence de trois acteurs principaux ? Le personnage central, Dieu, Satan. Tous les autres ne forment qu'un ensemble de complices ou de comparses. L'univers des *Miracles* se caractérise par son ouverture, sa perméabilité aux forces surnaturelles : nulle frontière, nulle limite à l'au-delà, qui semble n'avoir pour seule préoccupation que l'homme et son sort. Tous les imprévus, tous les accidents sont chargés de détermination divine ou diabolique ; l'homme et sa vie semblent n'être qu'un vaste champ de bataille où s'affrontent, en dernier ressort, Dieu et Satan — non sans que l'homme s'y trouve impliqué !

Ce qui domine, ce n'est pas une Providence universelle et un peu abstraite, mais bien « une intention concrète de salut, une perpétuelle et directe intervention divine, qui s'étend jusqu'aux menus détails de l'existence quotidienne » (Lot-Borodine). Tout est envisagé à partir de la fin qu'il faut choisir, et le salut de l'homme importe à Dieu plus encore qu'au pécheur plus ou moins aveuglé et paralysé à l'intérieur de ses problèmes. Ainsi — comme chez Bernanos — sommes-nous mis en demeure de découvrir que, au plus intime du cœur humain, il y a Dieu et Satan, auxquels l'homme se trouve en proie.

Ces *Miracles* nous permettent de considérer ce qui se passe dans les profondeurs humaines, là où jouent non pas des lois, mais des relations personnelles, la liberté profonde et le secret de l'être. Tout en lui peut donner des marques de malice, de débauche, de péché : et pourtant, dans cette nuit spirituelle, nous découvrons une imperceptible ouverture. Tel ou tel misérable gardait, malgré tout, un fidèle attachement à Marie. Rien n'est tout blanc, rien n'est tout noir, le bien est dans le mal, le mal dans le bien, comment s'en sortir ? Pour l'homme la chose est impossible : il faut une intervention divine, qui clarifie la situation, libère les cœurs et montre ainsi que tout obéit à la force spirituelle qui féconde le désert humain, toujours prêt à fleurir. Dès que la moindre des brèches existe, tout est sauvé ; il suffit d'un rien chez l'homme pour que la grâce divine puisse triompher. « Le seul fait de chérir et de servir Marie est la preuve irréfutable que tout ne pouvait être perdu pour le pécheur le plus endurci. » (Lot-Borodine) On dirait que ces *Miracles* ne font qu'illustrer la phrase de saint Augustin dans son commentaire de l'évangile selon saint Jean : « un rayon parvenait jusqu'à ton cœur plein de ténèbres, à travers des détours et des souterrains : tu viendras à la source » (XXXIII, 8-9).

Marie, servante du salut

Une atmosphère de merveilleuse tendresse enveloppant tout se dégage de ces textes médiévaux. Et cela n'est pas dû seulement à la présence et à l'action de la Vierge, car elle ne fait finalement qu'incarner, que rendre imminente, la volonté universelle de salut. Toujours, nous la voyons nommée en relation avec Dieu. « O Reine épouse-vierge de Dieu, temple du Saint Esprit, en vérité nul ne saurait rendre ici-bas ta beauté. Tu es la gemme brillante et pure qui illumine comme une escarboucle le Paradis même ; tous ses habitants se mirent, douce Dame, en ton visage, où il n'y a nulle ombre et

qui est bien plus clair que le soleil en plein été. » (dans Lot-Borodine) Marie est donc toujours nommée avec Dieu, avec le Père, le Dieu créateur ou avec le Fils, qui est aussi son propre fils, ou avec l'Esprit, dont elle est l'épouse. Si elle est puissante, c'est qu'elle est mère du Sauveur, par grâce. « Nul, beau doux Fils, n'honore mon nom si ce n'est pas toi. » Ainsi ne fait-elle que vivre sa maternité, elle ne cesse d'enfanter le salut. Si son fils est mort pour sauver tous les hommes, comment pourrait-elle rester indifférente à la perte d'un seul ? Comme son fils, elle veut le salut de tous et mettra tout en œuvre pour lutter contre les puissances du mal, qui se déploient en l'homme et hors de lui. Le plus souvent, c'est Marie qui représente Dieu face à Satan et le pécheur face à Dieu. Fille de la grâce, Marie est aussi fille d'Adam, elle est donc capable de communier à nos peines, à nos épreuves et même de compatir à nos défaillances. N'a-t-elle pas une merveilleuse indulgence pour les fautes et les tares de la brebis égarée ? Mais, nouvelle Eve, elle montre le chemin à toutes créatures ; mère du Sauveur, elle témoigne que le pardon est antérieur au repentir qu'il rend possible.

Quel extraordinaire symbole de l'« humanité » de Dieu, comme l'écrit saint Paul ! Quel extraordinaire symbole de l'humanité du christianisme ! Marie est capable de pénétrer, de comprendre les misères et les souffrances les plus secrètes, les plus inavouables, et elle les guérit, au nom de son fils qui semble parfois aimer être supplié par une mère si aimante, qui, on le sent bien, garde la certitude d'être entendue, comme à Cana. (Lire dans *Vierge et merveille*, pp. 185-189.) Si Marie est capable de consoler les affligés, c'est qu'elle fut transpercée du glaive de la douleur, au pied de la croix, toute consentante, ne faisant qu'un avec la volonté de son fils, qui lui-même ne faisait qu'un avec la volonté du Père. Il faudrait lire maintenant les complaintes de Notre-Dame au pied de la croix que l'on trouve dans les *Mystères de la Passion*.

II. Claudel

Dès les années quarante, Claudel se penche assidûment sur les Ecritures saintes pour les « interroger » et les commenter à sa manière, qui rejoint la veine profonde des Pères de l'Eglise. C'est dans l'une de ces œuvres, *Paul Claudel interroge le Cantique des Cantiques*, que nous allons découvrir ce que Marie représente pour lui. Tout naturellement, nous retrouvons dans cet écrit « exégétique » les grandes lignes de sa poétique.

La phrase immense de la création

Le poète aime se situer en haut, en Dieu et, à partir de là, contempler le monde. N'est beau que ce qui est total. Vu d'en haut, le monde est beau parce que saisi dans sa plénitude aussi bien temporelle que spatiale : tous les êtres, de tous les temps et de tous les lieux, sont saisis ensemble, tels que dans l'acte créateur. Chaque être apparaît nécessaire à la totalité et il a besoin d'elle pour exister, pour vivre et agir. Chaque être se sent interrogé, provoqué à la réponse, et, à son tour, il questionne.

« Il y a longtemps qu'on sait que c'est le besoin¹ qui est le meilleur maître ! Pas seulement notre besoin, mais celui des autres, celui qu'ils ont de nous ! Pas seulement le besoin des corps, mais aussi celui des âmes (...) Si quelqu'un te posait la question juste, tu serais étonnée toi-même de tout ce que tu savais sans le savoir (...) La question juste c'est la question à qui la réponse ne résiste pas » (508, 509, cf. 256)².

Ainsi, pour se connaître soi-même, loin de cultiver l'introspection — toujours un peu narcissique ! — il faut sortir de soi, se laisser happer hors de soi par les appels et les sollicitations externes. Exactement comme au théâtre où chaque protagoniste provoque l'autre dans une mystérieuse concertation. « De gré ou de force, ce que la bonne volonté ne nous suggère pas, les circonstances sont là pour nous le proposer et pour nous l'arracher. Mais

¹ « A côté de ce besoin que nous avons de Dieu dans les autres, il y a ce besoin que Dieu dans les autres a de nous. » (180)

² Toutes les citations renvoient à *Paul Claudel interroge le Cantique des Cantiques* (Gallimard, 1948).

nous ne cessons pas d'être responsables de ces ordres en nous scellés, de ce programme qui se révèle peu à peu, de la réponse à bout portant que nous aurons à faire à une interrogation inopinée. » (494) Cette co-naissance réciproque où chacun exerce sur l'autre une réelle maïeutique de l'être, qui se confond avec la vocation, ne joue pas seulement à l'intérieur de l'univers créé. Ou plutôt, si elle s'exerce à l'intérieur de cet univers créé c'est qu'elle mime une autre démarche, plus essentielle, plus absolue. La créature est appelée, convoquée, désirée par le Créateur ; elle respire et elle est respirée (cf. 108) ; « sous cette réquisition, sous cette sollicitation forte, patiente, pénétrante, intelligente, l'âme se sent peu à peu qui cède et qui se dilate, et son essence intime, si longtemps réprimée, comprimée, durcie, qui se développe et qui s'exhale (...) C'est l'esprit, c'est le souffle que j'ai reçu de Dieu que je lui livre maintenant à respirer, imprégné de mon propre nom. » (42)

Cette essence intime de l'homme, c'est le bien-aimé de Dieu, le « chrétien intérieur, le Christ latent au fond de toute âme humaine », qui à la fois désire de toutes ses forces le Père (cf. 492) et se sent infiniment désiré par le Père. Ainsi l'homme et Dieu co-naissent, se questionnent et se répondent mutuellement, se désirent passionnément. « C'est de Dieu seul en nous que nous pouvons faire à Dieu charité, c'est Dieu seul en nous, par nous, qui est capable d'apaiser la soif de Dieu et de lui procurer cette ivresse où toute limite semble oubliée (...) C'est Dieu en moi qui est le désirant, c'est Dieu qui est le désiré, c'est Dieu qui est le désir; et cependant, si je suis en possession de Dieu, il n'est pas moins vrai de dire que c'est lui qui est en ma possession et que je me sers de lui encore plus qu'il ne se sert de moi. C'est lui qui m'a fait comprendre ce manque actif, ce besoin que je suis essentiellement. » (402, 403, cf. 386)

L'univers entier et l'homme constituent « la maison fermée »³ au centre de laquelle demeure l'infini de Dieu. « J'ai besoin de lui pour être moi ! Et au fond de mon cœur s'élève ridiculement, audacieusement cette espèce d'absurdité et de blasphème : il a besoin de moi pour être lui ! Il avait besoin de moi pour combler sur un certain point l'exigence de cette miséricorde qui ne fait qu'un avec son être. » (500, cf. 204-205)

³ « J'ai ouvert à l'infini le moyen d'être enfermé. » (205, cf. 317) Voyez aussi l'ode intitulée *La maison fermée*.

Créatures de ténèbres et de lumière, nous nous trouvons en proie à cette lumière et à cet amour infinis, et pour y répondre, nous avons besoin de l'univers entier. Au désir total de Dieu ne peut répondre que la réponse totale de la créature. « Dieu me connaît non seulement dans le rapport que je pose avec lui, mais dans celui que j'entretiens, innombrable, avec ce corps dont je fais partie, avec l'ensemble de ces frères qui constituent, pour connaître, pour aimer, pour exploiter Dieu, un seul corps, une seule Eglise catholique, catholique dans le temps et dans l'espace... » (332-334) S'il y a au-dessus de nous cette exigence absolue, infinie, formidable, il y a au-dedans de nous une source vivante, jaillissante, qui nous permet de restituer à Dieu cette image de lui que nous sommes. « O mon Dieu, c'est à la source même, c'est à ta bouche même, que je voue mes délices, que je voue cette forme, que j'invente cette beauté de moi à ta ressemblance, que je deviens une impuissance à cesser, une impuissance de jamais manquer à ces délices que tu me réclames et que j'improvise au fond de moi pour toi comme un torrent à la rencontre de ton exigence ! Je participe aux noces éternelles de la Trinité ! C'est moi, particulièrement, et c'est moi encore davantage dans ton Eglise dont je fais substantiellement partie, dont tu avais besoin pour te fournir une certaine image de toi-même, et pourvoir à cette joie que tu as de te contempler sans aucune ombre et obstacle dans un autre que toi et qui cependant est toi-même ! Tu es mes délices et moi aussi je deviens entre tes bras quelqu'un qui est tes délices, et mes délices sont la conscience que j'ai de ne pouvoir à jamais cesser d'être les tiennes ! » (386)

Ainsi, pour Claudel, la création entière forme un tout, une immense phrase, une mélodie qui se déroule et où chaque note est nécessaire, irremplaçable, et qui tend vers sa plénitude. Uni-vers, la création est tendue vers, en mouvement vers l'un, qui exerce sur elle une traction libre, libératrice, une sollicitation suave ; « ...si c'est vrai que vous avez eu absolument besoin de ma propre voix pour l'intégrer à la vôtre, je ne sais, mais vous n'avez rien oublié pour me le faire croire dur comme fer » (434).

Marie, fille d'humanité et mère de Dieu

C'est dans cet univers-là que prend place, que prend toute sa place et sa signification la personne de Marie. D'autant que, femme, elle coïncide aux yeux du poète avec l'âme humaine, la Sagesse et l'Eglise : « L'homme, en toute femme, retrouve l'image de l'âme (...) que Dieu lui a donnée pour être à

travers la vie, sa servante, son guide et sa réalisatrice. » (13) Ce sont bien là les grandes fonctions que Notre-Dame exerce de façon privilégiée au sein de l'humanité et de l'univers.

Marie est fille de l'humanité en mal de vie et de plénitude, car Dieu est fidèle, il ne cesse de désirer sa créature telle qu'il l'a, pour ainsi dire, rêvée. « Du côté de l'homme, il y a quelque chose de continu, dans Sa considération, qui ne cesse pas de lui procurer son Fils. Vers Jésus, il se souvient de sa paternité à travers eux. Il ne les tient pas quittes de cette obligation qu'il leur a imposée de lui restituer le Paradis terrestre, ce jardin en la personne de Marie, où ses délices une fois de plus soient d'être avec les enfants des hommes. » (264-265) Les innombrables générations humaines aboutissent enfin à l'Immaculée, qui est tout consentement. « L'ouïe de Dieu entend cela au nom de tous qui lui dit oui. » (54) Elle accomplit l'obscur aspiration de l'humanité entière à travers les âges et l'inépuisable désir que Dieu nourrit à l'égard de tous les hommes. En sorte que Marie continue d'aspirer les énergies de l'univers ; dès le jour de son Assomption, elle ne se retire pas du monde, « elle ne cesse de monter encore, je veux dire de donner exhalation et aboutissement au désir et à la tension de tout l'univers vers sa cause efficiente et finale » (24-25), et, ce faisant, c'est Dieu lui-même qu'elle parvient à combler. « De l'Eden à Nazareth, je ne cesse de pourvoir à ce jardin qu'il me demande (...) je suis quelqu'un entre ses bras qui lui donne toute l'humanité à respirer, pour qu'il s'en nourrisse. » (265) Elle est ce vase où Dieu veut « goûter et aspirer l'humanité » (271).

Fille de l'humanité, Marie en est aussi la mère et la servante, car ce que Dieu demande à l'homme ce n'est rien d'autre que lui-même, son propre Fils, son unique. La fonction de Marie n'est pas seulement d'enfanter le Fils de Dieu, elle est encore « d'engendrer au Père, par le Fils, tout ce qui est capable d'être fils » (23), elle ne cesse pas d'exercer son « action christigénique » (27), d'être ouvrière du Fils (cf. 24). « Il jaillit d'elle de toutes parts une innombrable invitation à être le Fils de Dieu. » (267) Davantage encore. Son action ne reste pas extérieure. Indissociablement, elle est servante de Dieu et servante de l'homme. « Il est temps que vous appreniez à vous servir de moi, à vous servir de ce sacrifice de moi dans le ciel qui ne cesse pas de faire le Christ. Je suis la mère de Dieu ! Et en même temps, je suis tout entière humaine ! Ce n'est rien d'étranger à vous, battant sous mon sein gauche, qui est la mère de Dieu (...) C'est moi qui suis le cœur de l'Eglise ! C'est moi qui indissolublement unie à Dieu par l'amour ai mission de l'entraîner jusqu'au

fond (...) de la maison matérielle afin qu'il vivifie tout le corps jusqu'à l'extrémité de ses membres et ne lui permette pas la mort. » (27)

C'est par Marie que le Père se procure en nous « une fois de plus la vivante image de son Christ » (295). Comme chrétiens, nous sommes donc les fils de Marie et avec elle nous engendrons le Verbe dans notre chair. Si bien que, finalement, « c'est nous le vaisseau honorable, c'est nous le vase insigne de la dévotion, c'est nous le cœur ouvert et la bouche ouverte à qui l'Ange remet la semence sacrée, c'est nous qui sommes chargés d'en faire le Fils de Dieu (...) On nous a donné non pas seulement hors de nous, mais en nous, une mère » (295-296) ⁴.

De la terre au Ciel

Marie nous provoque « à l'expression ou à la beauté » (130), vivant à l'intérieur de nous-mêmes « comme une aurore qui se propage » (296). Elle conspire à l'inspiration de l'Esprit-Saint (cf. 330). Elle manifeste de façon concrète et en termes humains qui est Dieu, c'est pourquoi « le Père contemple avec émerveillement cette traduction qu'elle opère dans le temps de son éternité, dans la lumière de sa gloire, dans la parole de son Verbe, dans le particulier de son commandement général, dans la charité de son activité créatrice et rédemptrice » (129).

Rien de ce qui se passe au ciel n'échappe à la terre ; rien de ce qui touche à la terre ne laisse le ciel indifférent ou inactif. Et Marie est nécessaire aussi bien à la cour céleste pour la plénification de sa louange qu'aux pèlerins terrestres pour recevoir lumière et miséricorde (cf. 313), qui permettent enfin la communion au divin crucifié : « ayez pitié de votre Fils et considérez cette rude hospitalité que nous sommes capables de lui offrir. Vous lui avez adouci Bethléem et l'Egypte et Nazareth. Et nous aujourd'hui si nous n'avons d'autre accueil à lui offrir que celui de notre croix, cependant elle lui sera moins dure

⁴ «... quelqu'un avec nous par rapport à cette semence du Christ en nous déposée, qui ne cesse pas d'engendrer et de nourrir (...) Marie, associée dès le germe le plus imperceptible à tout ce qui en nous est l'apparition, la formation et l'accroissement de son Fils et qui lui fournit conseil, coopération et matière (materia) (...) C'est elle, occulte, qui par le dessous nous fournit, secrètement, les fonds destinés à satisfaire cette créance dont l'Esprit par le Fils exerce sur nous, par le haut, l'exigence inépuisable (...) D'un côté et de l'autre elle a des intelligences... » *Un poète regarde la croix* (Gallimard, 1943) 88-89.

s'il vous en connaît inséparable, s'il ne cesse de voir vos yeux qui remontent de son cœur à son visage, s'il vous a pour témoin et pour opératrice de cette œuvre au travail de toute sa substance qu'il ne cesse pas d'être en train d'accomplir. Et comme tu es la mère du Christ, montre-nous également, Marie, que tu es notre mère à nous. Prête-nous ton cœur pour que nous en fassions usage (...) Mets ton cœur au service de nos yeux afin qu'ils voient, et de nos oreilles afin qu'elles entendent (...) afin que nous soyons redressés et repris et refaits à l'image de Celui qui n'a jamais cessé de nous considérer sous l'aspect de son éternité. » (297)

C'est ainsi que Marie se fait notre guide, elle nous précède avec son « bâton de pèlerine » : « qu'il nous barre à droite et à gauche la fondrière (...) car il est intolérable que toute chose ne cesse pas d'être obstacle pour nous devenir passage » (244, cf. 285). Passage vers ce Dieu, enseveli au cœur de l'homme depuis la création, et qui est infiniment désirable : « nous recherchons Celui qui est *totus* par le moyen de celle qui est *tota*. *Totus desiderabilis* (...) et en même temps *tota pulchra es*. C'est avec toute la beauté que nous vous avançons à la conquête de tout le désir. Nous faisons partie d'un organisme à la fois parfait et insatiable de perfection, complet et insatiable d'acquisition. » (248).

III. Péguy

Nous savons l'extrême importance prise, dans la pensée de Péguy, par le mystère de l'Incarnation. Tout commença par l'étude de la réalité humaine, dans sa profondeur, et par la prise de conscience — que favorisa Bergson — de ce que l'homme est inséparablement esprit et corps, matière et mémoire. Ce déroutant mystère qu'est l'homme lui-même ouvre le chemin vers le mystère central de la foi chrétienne : Jésus de Nazareth, parfaitement Dieu et parfaitement homme.

Qui dit incarnation, dit deux choses à la fois : assumption d'une humanité réelle en Dieu, et plénitude de la présence de Dieu en cette humanité. A la charnière, à l'articulation se trouve donc Marie, la mère de Jésus. Elle occupe, tout naturellement, une place centrale dans la vie, la pensée et la prière de Péguy, comme elle le fait dans l'histoire de l'humanité : « Ainsi l'Annonciation est une heure unique dans l'histoire mystique et dans l'histoire spirituelle. C'est une heure culminante. C'est un moment unique et comme un point de moment, un moment ponctuel. C'est toute la fin d'un monde et tout le commencement de l'autre (...) C'est le dernier point du passé et c'est ensemble et dans un même présent le premier point d'un immense futur. »¹

C'est son expérience intime qui rend compte de la dévotion qu'il porte à Notre-Dame : elle lui permet de toujours mieux découvrir le vrai visage de Dieu-fait-chair. A la fois, Marie introduit Péguy au mystère du Christ et elle lui en explicite l'insondable richesse: en lui, tout le monde créé est enfin pleinement respecté, aimé, consacré.

De la mère à Marie

En contemplant sa propre mère, le souvenir de sa propre mère, Péguy découvre les traits de Marie.

Fille naturelle d'une femme qui gardait les vaches ou faisait les lessives, la mère de Péguy était bien enracinée dans la terre et dans l'épaisseur

¹ Les citations sont tirées des œuvres publiées par la Pléiade : œuvres poétiques (OP.) et œuvres en prose (1909-1914 : P. II).
P. II 1425

humaine. « Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la rivière. Ma grand-mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis... »² Devenue veuve, sa mère gagnait les quelques sous indispensables, en rempaillant des chaises. « J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales (...) Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron ni pour les connaisseurs ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales. »³

Telle est l'atmosphère où Marie, aux yeux de Péguy, prit un visage. Elle est toute proche de ces pauvresses, de ces humbles paysannes que peignent les frères Le Nain, plutôt que des belles et nobles dames de la Renaissance.

Fidèle à la pauvreté — « c'était un asile. Et il était sacré »⁴ — ; mais la pauvreté lui était aussi fidèle et lui dispensait les vertus profondes de l'être. « Nous avons connu un temps où quand une bonne femme disait un mot, c'était la race même, son être, son peuple qui parlait. Qui sortait. Et quand un ouvrier allumait sa cigarette, ce qu'il avait à dire, ce n'était pas ce que le journaliste a dit dans le journal de ce matin. »⁵ Parler, c'était alors écouter le silence immense de sa race, « dernier prolongement que nous puissions saisir du silence éternel de la création première »⁶. Pour la mère de Péguy, se taire c'était parler ; parler, c'était respecter le silence ; être pauvre, c'était être riche ; travailler, c'était accomplir une authentique liturgie : comment

² P. II 666

³ P. II 1050 et 1051

⁴ P. II 1073

⁵ P. II 1048

⁶ P. II 1327

n'aurait-t-elle pas, à son insu même, initié son fils au mystère de Marie, en qui tout ce que l'homme estime est rabaisé, et tout ce qu'il ravale est exalté ? Marie réunit merveilleusement en elle et de façon exemplaire, miraculeuse, des qualités presque angéliques et les plus humbles vertus de la vie temporelle. On découvre en elle une admirable unité, faite de ce qui, pour nous, reste contradictoire, exclusif, antinomique. Elle est pauvre et riche, douloureuse et joyeuse, servante et reine, vierge et mère.

« Alors il faut prendre son courage à deux mains.
Et s'adresser directement à celle qui est au-dessus de tout.
Etre hardi. Une fois. S'adresser à celle qui est infiniment belle.
Parce qu'aussi elle est infiniment bonne.

A celle qui intercède.
La seule qui puisse parler avec l'autorité d'une mère.
S'adresser hardiment à celle qui est infiniment pure.
Parce qu'aussi elle est infiniment douce.

A celle qui est infiniment noble.
Parce qu'aussi elle est infiniment courtoise.
Infiniment accueillante (...)

A celle qui est infiniment riche.
Parce qu'aussi elle est infiniment pauvre.

A celle qui est infiniment haute.
Parce qu'aussi elle est infiniment descendante.

A celle qui est infiniment grande.
Parce qu'aussi elle est infiniment petite.
Infiniment humble.
Une jeune mère.

A celle qui est infiniment jeune.
Parce qu'aussi elle est infiniment mère.

A celle qui est infiniment droite.
Parce qu'aussi elle est infiniment penchée.

A celle qui est infiniment joyeuse.
Parce qu'aussi elle est infiniment douloureuse.

Septante et sept fois septante fois douloureuse.
A celle qui est infiniment touchante.
Parce qu'aussi elle est infiniment touchée. »

La joie pour Marie n'est pas recherchée comme une évasion hors de la douleur, elle est la souffrance elle-même, transfigurée par Dieu.

Et Péguy poursuit :

« A celle qui est infiniment céleste.
Parce qu'aussi elle est infiniment terrestre.

A celle qui est infiniment éternelle.
Parce qu'aussi elle est infiniment temporelle.

A celle qui est infiniment au-dessus de nous.
Parce qu'aussi elle est infiniment parmi nous.

A celle qui est la mère et la reine des anges.
Parce qu'aussi elle est la mère et la reine des hommes.
Reine des cieux, régente terrienne.
(Empérisse des infernaux palus.)

A celle qui est Marie.
Parce qu'elle est pleine de grâce.

A celle qui est pleine de grâce.
Parce qu'elle est avec nous.

A celle qui est avec nous.
Parce que le Seigneur est avec elle.

A celle qui intercède.
Parce qu'elle est bénie entre toutes les femmes.
Et que Jésus, le fruit de son ventre, est béni.

A celle qui est pleine de grâce.
Parce qu'elle est pleine de grâce.

Celle qui est infiniment reine
Parce qu'elle est la plus humble des créatures.
Parce qu'elle était une pauvre femme, une misérable femme, une pauvre
juive de Judée.

A celle qui est infiniment loin
Parce qu'elle est infiniment près.

A celle qui est la plus haute princesse
Parce qu'elle est la plus humble femme.

A celle qui est la plus près de Dieu
Parce qu'elle est la plus près des hommes.

A celle qui est infiniment sauve
Parce qu'à son tour elle sauve infiniment. »⁷

⁷ OP. 567-8

C'est ainsi que Péguy s'est mis à l'écoute de Marie, apprenant d'elle une patience virile, le courage dans la souffrance et l'échec, la paix au cœur de la solitude ou de la tentation. C'est à elle qu'il demande « l'attente d'une mort plus vivante que la vie » ou « une fidélité plus forte que la mort » ou encore de « tenir l'honneur et lui garder lui seul notre pauvre tendresse »⁸.

Mère de douleur et de grâce

Mais en même temps que Péguy découvrait en sa mère le visage de Marie, il y percevait celui d'Eve, débordante de douleur et de surnaturelle nostalgie. Ne fait-il pas dire par Jésus :

« Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Un regard inventé pour une autre lumière.

Vous avez tant pleuré votre force première,
Vous avez tant voilé le regard de vos yeux,
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Votre voix hésitante au seuil de la prière.

Et je vous aime tant, aïeule roturière.
Vous avez tant lavé le regard de vos yeux.
Vous avez tant courbé sous le courroux des cieux
Votre nuque et vos reins frissonnant de misère.

(...)

Et moi je vous salue ô la première femme
Et la plus malheureuse et la plus décevante
Et la plus immobile et la plus émouvante,
Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre Dame.

(...)

Et moi je vous salue ô vainement vivante
Et vainement offerte à de pauvres malheurs,
Et la plus soucieuse et vainement savante
Et la plus douloureuse après les sept douleurs. »⁹

⁸ OP. 916.917.918

⁹ OP. 946-7

Fils de Marie, fils d'Eve, Jésus naquit comme tout enfant.

« Mais enfin il ne faut pas oublier
Que mon fils avait commencé par cette singulière imitation de l'homme.
Singulièrement fidèle.
Qui elle fut poussée jusqu'à l'identité parfaite.
Quand si fidèlement si parfaitement il revêtit le sort mortel.
Quand si fidèlement si parfaitement il imita de naître.
Et de souffrir.
Et de vivre.
Et de mourir. »¹⁰

Voilà pourquoi le privilège de la maternité divine fut aussi celui de l'absolue compassion. Marie est tellement unie à son Fils — lui-même tellement uni au Père et à notre humanité — qu'elle éprouve dans sa propre chair les douleurs insondables de la divine Passion :

« Elle sentait tout ce qui se passait dans son corps.
Surtout la souffrance.
Les enfants ne vous donnent que du tourment.
Tout ce qu'il y avait dans son corps.
Dans son corps comme dans le sien.
Elle sentait son corps comme le sien.
Parce qu'elle était mère.
Elle était une mère.
Elle était sa mère.
Sa mère des œuvres de l'Esprit et sa mère charnelle.
Sa mère nourricière.
Il avait aussi une crampe.
Il avait surtout une crampe.
Une crampe effroyable.
A cause de cette position.
De rester toujours dans la même position.
Elle la sentait.
D'être forcé d'être dans cette affreuse position.
Une crampe de tout le corps.
Et tout le poids de son corps portait sur ses Quatre Plaies.
Il avait des crampes.
Elle savait combien il souffrait.
Elle savait bien combien il avait mal.
Elle avait mal à sa tête et à son flanc et à ses Quatre Plaies. »¹¹

¹⁰ OP. 692

¹¹ OP. 476-7

C'est de Marie que Jésus reçut ce corps, capable de souffrir à ce point et de mourir pour nous : comment n'en souffrirait-elle pas ?

« Elle suivait comme une pauvre femme.
Comme une habituée du cortège.
Comme une suivante du cortège.
Comme une servante.
Déjà comme une habituée.
Elle suivait comme une pauvre femme.
Comme une mendicante.
Eux qui n'avaient jamais rien demandé à personne.
A présent elle demandait la charité.
Sans en avoir l'air, elle demandait la charité.
Puisque sans en avoir l'air, sans même le savoir elle demandait la charité
de la pitié.
D'une piété.
D'une certaine piété.
Pietas. »¹²

Marie, accueil de Dieu en l'homme

Marie ne fait qu'un avec Jésus « venu changer l'homme »¹³ — « et qu'était-ce donc que l'homme ? »¹⁴.

Mais pourquoi donc le changer, pourquoi le déranger ? C'est que par le péché, il s'est habitué à la révolte, à la désobéissance :

« Vous n'avez plus connu la race affirmative.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
Et des bourgs de Judée au bourg de Maintenon
Vous n'avez plus perçu qu'une voix négative.
Vous n'avez plus connu la race positive.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
Des châteaux de Judée au château de Chinon
Vous n'avez perçu qu'une voix négative.
Vous n'avez plus connu qu'une race inventive.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
De la voix de Judith à la voix de Manon
Vous n'avez plus connu qu'une race fautive. »¹⁵

¹² OP. 451 ¹³ OP. 454 ¹⁴ OP. 483 ¹⁵ OP. 952-3

L'homme est entré dans un monde où règnent travail stérile, souffrance et mort :

« Vous n'avez plus connu que des puits tarissables,
Et sur de maigres champs de plus maigres labours.
Et sur de maigres ans de plus maigres amours.
Et du haut du plateau des cèdres pourrissables.

Et du haut du péché des âmes corruptibles.
Et du haut de la treille un pampre périssable.
Et du haut de l'orgueil l'envie impérissable.
Et du haut de l'amour des haines putrescibles.

Et du haut du bonheur la mort et l'épouvante.
Et du haut de l'honneur le travail et la peine.
Et du haut de l'amour l'amertume et la haine.
Et la honte maîtresse et la honte servante. »¹⁶

A travers toute son existence, et surtout dès l'Annonciation, Marie fut au contraire consentement et fidèle docilité. Elle coopère à la fondation du Royaume, par sa maternité dans toute sa plénitude physique et spirituelle.

« Elle allait entendre le cri.
Le cri qui ne s'éteindra dans aucune nuit d'aucun temps.
Ce n'était pas étonnant qu'elle ne se reconnaissait plus.
En effet elle n'était plus la même.
Jusqu'à ce jour elle avait été la Reine de Beauté
Et elle ne serait plus, elle ne redeviendrait plus la Reine de Beauté que
dans le ciel.
Le jour de sa mort et de son assomption.
Après le jour de sa mort et de son assomption.
Eternellement.
Mais aujourd'hui elle devenait la Reine de Miséricorde.
Comme elle le sera dans les siècles des siècles. »¹⁷

Péguy ne saisit la vie de Marie qu'inscrite et comme enfouie dans celle de Jésus. Elle a vécu sans réserve les mystères de son Fils, réalisant ainsi en elle-même tout le destin de l'Eglise, appelée à coopérer, elle aussi, dans l'amour et la souffrance, à la rédemption du monde.

¹⁶ OP. 945

¹⁷ OP. 468

« Jésus a prêché ; Jésus a prié ; Jésus a souffert. Nous devons l'imiter dans toute la mesure de nos forces. Oh ! nous ne pouvons pas prêcher divinement ; nous ne pouvons pas prier divinement ; et nous n'aurons jamais la souffrance infinie. Mais nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à dire, à communiquer du mieux que nous pouvons la parole divine ; nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à prier du mieux que nous pouvons selon la parole divine ; nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à souffrir du mieux que nous pouvons, et jusqu'à la souffrance extrême sans nous tuer jamais, tout ce que nous pouvons de la souffrance humaine (...) Il y a un trésor des souffrances, un trésor éternel des souffrances. La passion de Jésus l'a empli d'un seul coup : l'a tout empli ; l'a empli infiniment ; l'a empli pour éternellement. Et pourtant il attend toujours que nous l'emplissions... »¹⁸

Ainsi, le pèlerinage de Marie balise celui de l'Eglise. En elle, pour Péguy, transparait le vrai visage de l'univers rêvé par Dieu, univers où tout est grâce.

C'est là que se nourrissent la nostalgie et l'élan farouche de notre poète.

« A toutes les créatures il manque quelque chose (...)

A celles qui sont charnelles il manque précisément d'être pures.
Nous le savons.

Mais à celles qui sont pures il manque précisément d'être charnelles.
Il faut le savoir.

Et à elle au contraire il ne manque rien (...)

Car étant charnelle elle est pure.

Mais, étant pure, aussi elle est charnelle (...)

Une seule est pure étant charnelle.

Une seule est charnelle ensemble étant pure.

C'est pour cela que la Sainte Vierge n'est pas seulement la plus grande bénédiction qui soit tombée sur la terre.

Mais la plus grande bénédiction même qui soit descendue dans toute la création. »¹⁹

Gabriel Ispérian

¹⁸ OP. 519, 520

¹⁹ OP. 575 à 579